

"Fake news" : "Ce n'est pas la post-vérité qui nous menace, mais l'extension de notre crédulité"

Marianne - 20/02/2017 - Monique Hirschhorn, professeur émérite de sociologie, Université Paris Descartes – USPC

Entretien avec Gérard Bronner, professeur de sociologie à l'université Paris Diderot, auteur de plusieurs ouvrages sur les croyances collectives et la cognition dont notamment « L'empire des croyances » (PUF, 2003), « La pensée extrême : comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques » (Denoël 2009) et « La démocratie des crédules » (PUF, 2013).

M.H. : Le mot « post-vérité », en anglais *post-truth*, a été désigné par **Oxford Dictionaries comme mot de l'année 2016. Cela veut-il dire que nous vivons dans des sociétés où la distinction entre le vrai et le faux n'a plus d'importance ?**

G.B. : Ce terme de « post-vérité » me semble mal choisi. **Je préfère parler, comme je l'ai déjà fait, de « démocratie des crédules »**, car cette expression permet de souligner le rapport étroit et paradoxal entre le développement de la crédulité et celui de la liberté d'expression. En se servant du terme de « post-vérité », on semble dire que les gens sont devenus indifférents à la vérité, ce que je ne crois pas du tout.

Il existe, au moins métaphoriquement un marché cognitif, un espace fictif, où rentrent en concurrence des propositions intellectuelles qui viennent de milieux sociaux très différents, et, sur ce marché, il y a quatre catégories d'acteurs qui font circuler des informations fausses : ceux qui le font en sachant qu'elles le sont, simplement pour mettre du bordel dans le système ; ceux qui le font par militantisme idéologique afin de servir leur cause ; ceux qui le font pour servir des intérêts politiques, économiques ou même personnels ; enfin ceux qui le font en croyant qu'elles sont vraies, et c'est à leur propos que se pose le plus la question de la post-vérité.

Mais il ne faut pas croire que nous sommes devenus tout d'un coup indifférents à la vérité par l'effet d'une quelconque mutation. Ce n'est pas ainsi que fonctionne la sélection biologique. La thèse que je défends est que les évolutions technologiques et la libéralisation des marchés amplifient des éléments préexistants qui sont de grands invariants de l'être humain.

Si, pour prendre un autre exemple que le marché cognitif, sur le marché de l'alimentation, les produits les plus demandés et les plus présents sont la pizza et le hamburger, c'est qu'ils satisfont à de très anciennes dispositions qui, à l'époque du pléistocène, nous permettaient de stocker du sucre sous forme de graisse, mais qui actuellement favorisent l'augmentation de l'obésité.

Il en va de même pour le marché cognitif. Le développement d'Internet ainsi que des réseaux sociaux, qui nous donne accès à une information pléthorique et dérégulée, ne nous a pas transformés. Il révèle simplement un secret de polichinelle que les idéologues ont toujours voulu caché. **Ce secret, c'est notre médiocrité commune, notre avarice intellectuelle et cognitive, notre disposition à la crédulité.**

M.H. : Faut-il en conclure, qu'en dépit de notre intérêt très réel pour la vérité, nous sommes tous des croyants ?

G.B. : C'est effectivement ce qu'il nous faut admettre. **Le régime de la connaissance que permet le progrès de la science est un régime *exceptionnel* et celui de la croyance est notre régime normal.** Nous sommes des êtres de croyance. Mais, et il faut être très attentif à ce point, cela ne signifie pas que nous sommes fondamentalement irrationnels, seulement que nous ne sommes pas des sujets omniscients, que notre rationalité est limitée. D'abord parce que notre conscience est incarcérée dans un présent éternel (mes souvenirs ne sont que des reconstructions et mes anticipations du futur ne sont que des croyances) et dans un espace restreint ainsi que le montre l'expérience fort éclairante du sociologue américain de la connaissance, [Gérard de Gré](#) (1941).

Si l'on place un individu devant chacune des quatre faces peintes dans des couleurs différentes d'une pyramide, chaque individu attribuera à la pyramide la couleur de la face devant laquelle il est placé. Ce n'est que si on les autorise à faire le tour de la pyramide qu'ils découvriront leur erreur. Ensuite parce que nous voyons le monde à travers nos représentations culturelles. Les informations qui nous parviennent sont traitées dans des catégories de langage et de pensée qui nous rendent bien des services, mais qui peuvent nous conduire à des interprétations inexacts dès que nous sortons de notre contexte social. Pour un indien guayaki qui n'est jamais sorti de sa société, ce que j'appelle une télévision est un objet incompréhensible.

Enfin, il existe un vaste domaine qui est celui auquel je m'intéresse le plus, celui des limites cognitives de notre rationalité. Notre cerveau est formidable, mais il est limité quant à ses capacités d'abstraction, de mémorisation, d'anticipation des probabilités, de traitement des problèmes. La liste des biais cognitifs est longue : biais de confirmation – **nous sommes plus sensibles aux informations qui vont dans notre sens qu'à celles qui nous contredisent** –, négligence de la taille de l'échantillon, confusion entre corrélation et causalité...

Si l'on reprend toute l'histoire des idées, on voit donc que c'est la prise de conscience de ces limites et notre capacité à trouver des méthodes et des techniques pour les mettre à distance qui a permis à la connaissance de progresser. Mais celle-ci ne constitue qu'un état provisoire de la pensée. **La plupart du temps, nous demeurons des individus croyants**, y compris lorsque nous donnons notre adhésion cognitive à des énoncés issus de la vulgarisation scientifique, sans pouvoir argumenter.

M.H. : Si c'est là notre condition, comment pouvons-nous arriver à distinguer le vrai du faux ?

G.B. : Cette question se pose avec acuité, car, sur le marché cognitif commun, même une croyance comme la rotondité de la terre qui correspond à une connaissance scientifique et paraît aller de soi, se trouve mise en cause, il est vrai de façon, anecdotique, par des « platistes » dont les arguments peuvent paraître déconcertants à ceux qui ne savent pas leur répondre. Beaucoup de croyances fausses, comme le mythe des Anciens Astronautes selon lequel l'espèce humaine aurait été créée par des Extraterrestres, ou comme des théories du complot, sont proposées sur ce marché et il ne faut pas sous-estimer leur rationalité subjective, leur force argumentative.

La meilleure défense est de les soumettre au marché de l'information le plus exigeant, c'est-à-dire celui de l'information scientifique et d'appliquer la pensée méthodique. Se demander, chaque fois qu'une idée ne nous apparaît pas bien assurée, d'où elle vient et quelles sont les sources, de quelles informations je dispose pour l'évaluer, si j'ai bien établi des informations multiples et contradictoires afin de pas tomber dans les biais de confirmation, si j'ai explicité mes *a priori* intellectuels et culturels, même s'ils ne sont pas nécessairement faux, si j'ai envisagé la possibilité d'erreurs de raisonnement, si je n'ai pas laissé pas mon croire être contaminé par mon désir.

En principe, c'est l'école qui devrait nous avoir enseigné cette pensée méthodique et la formation scientifique est toujours une bonne défense, non parce qu'on apprend la physique, la chimie, mais parce qu'on apprend des méthodes d'administration de la preuve. Malheureusement, les enquêtes montrent qu'un bon niveau d'éducation n'immunise pas à l'endossement de toutes sortes de croyances que ce soit en matière de pseudoscience (astrologie) ou dans des domaines relevant habituellement de la science (ondes, OGM, etc.). Peut-être parce ce qu'on appelle l'esprit critique y est parfois dévoyé.

Ce dévoiement conduit à se croire intelligent une fois que l'on a défait toute forme de discours officiel. Quand on a montré que tout discours, y compris scientifique, est une construction sociale (ce qui est bien sûr exact, puisqu'il est produit par des acteurs sociaux), et la sociologie y a contribué, on oublie facilement que le discours scientifique est soumis à un mode de sélection très exigeant.

Ceci dit, **se protéger de la crédulité demande un effort considérable** comme le montre cet exemple personnel. Lorsque j'étais étudiant, j'avais appris que le saint suaire de Turin, qui, selon la légende, est réputé pour être le linceul du Christ, venait d'être testé au carbone 14 par trois laboratoires universitaires et était daté de la fin du XIII^e siècle. J'en parle à l'un de mes amis, catholique pratiquant, qui me propose une contre-argumentation très convaincante. Le suaire a été endommagé à plusieurs reprises, réparé, et c'est justement sur le bord du suaire que les échantillons ont été prélevés. Il présente des taches plus sombres correspondant aux blessures et celles-ci ont une teneur en fer élevé comme peut en laisser le sang. Il contient aussi des résidus de pollen provenant de la région où a vécu le Christ.

Le personnage crucifié a des pieux fixés dans les poignets (ce qui est conforme à la pratique réelle de la crucifixion). Selon la coutume hébraïque, des pièces de monnaie ont été placées sur ses orbites. On en retrouve la trace et ce sont des pièces de monnaie romaine du 1^{er} siècle. Ébranlé par ces arguments, j'ai donc passé des années à croire que c'était une énigme non solutionnée, mais sans chercher par paresse et manque d'intérêt à trouver les arguments

réduisant à rien ce prétendu mystère. En fait, comme je l'ai appris, les [analyses](#) ont montré que, si l'image de la crucifixion est conforme à la réalité, celle du sang ruisselant le front est fantaisiste, et les traces de fer dans les taches sont liées aux pigments de la peinture. Par ailleurs, la preuve de l'existence du pollen n'a jamais été apportée. En revanche la technique de confection du saint suaire a été retrouvée, permettant la réalisation d'un vrai faux saint suaire. Comme on le voit, même s'il existe sur le marché un produit cognitif très argumenté et en adéquation avec la réalité, et c'était ici le cas, encore faut-il faire l'effort de le chercher.

Notre capacité de mettre en œuvre une pensée méthodique ne constitue donc pas une garantie absolue. Nous ne serons jamais des êtres entièrement rationnels, ce qui ne serait pas d'ailleurs très marrant. **Ce qui compte, c'est que la part de croyances radicales dangereuses, y compris dans les démocraties, reste à un niveau disons incompressible**, ne connaisse pas cette extension à laquelle on assiste aujourd'hui.

M.H. : Que pensez-vous de l'aide que peut apporter le site de The conversation dont l'objectif est mettre l'expertise universitaire au service de l'actualité ou encore le dispositif « Décodex » mis en place par Le Monde pour aider les internautes à repérer les informations les moins fiables ?

G.B. : Je ne peux qu'approuver évidemment la diffusion d'une analyse de qualité sur ce marché dérégulé de l'information. Malheureusement, toute initiative ne peut être qu'une goutte dans cet océan. Par ailleurs, les universitaires peuvent tout aussi bien être porteurs de croyances qui seront d'autant plus redoutables qu'elles bénéficieront du prestige social de celui qui les diffuse. Quant au dispositif Décodex, il me paraît aller dans le bon sens, mais j'attends évidemment de voir le bilan que l'on pourra tirer de ces multiples initiatives. Elles relèvent en général de la logique du *nudge* (architecture du choix) qui est une stratégie douce et non liberticide, ce qui convient à mes options philosophiques. En tout cas, j'ai le sentiment qu'aujourd'hui plus personne ne doute que **la démocratie des crédules nous menace**.

Fake news : l'engrenage infernal de la désinformation

[TéléObs](#) - Boris Manenti et Amandine Schmitt - 17 décembre 2016

Edgar Welch, 28 ans, parcourt plusieurs centaines de kilomètres en voiture depuis la Caroline du Nord jusqu'à Washington pour "*mener sa propre enquête*". Sur internet, il a lu que la pizzeria Comet Ping Pong de la capitale américaine abritait le QG de [Hillary Clinton](#) depuis lequel elle commanditerait un réseau pédophile.

Le 4 décembre, c'est armé d'un fusil qu'il se présente dans l'établissement où il ouvre le feu, sans faire de blessés. Edgar Welch n'a pas réalisé qu'il s'agissait d'une rumeur complotiste, propagée du [forum 4Chan](#) aux faux sites d'informations en passant par les réseaux sociaux avec le mot-clé #pizzagate.

L'incident est l'illustration paroxystique de l'effet toxique des rumeurs et fausses informations sur internet, ces fameuses *fake news* qui font désormais la une presque tous les jours. Guillaume Brossard, l'un des cofondateurs de [Hoaxbuster.com](#), qui débusque ces *fakes* sur le web depuis 2000 explique:

"On observe un changement très flagrant. Les sites de diffusion de fausses informations se sont professionnalisés. On est passés de l'amateurisme, de la simple blague, à de la désinformation à but idéologique. Cette évolution a suivi l'explosion du web."

La désinformation a toujours existé, en particulier en politique, mais, avec internet, elle se répand comme une traînée de poudre.

L'ère de la post-vérité

Comme Edgar Welch, des millions d'Américains sont tombés dans le panneau lors de l'élection présidentielle remportée par Donald Trump, champion toutes catégories des *fake news* (il a récemment affirmé, sans preuve, que 2 millions de voix lui avaient été volées lors d'une vaste fraude en Californie). Les *fake news* qui ont trompé son électorat sont multiples. Ainsi, Clinton appellerait "à la guerre civile si Trump était élu", le pape François "soutient Trump"... Pour Robby Mook, le principal conseiller en communication de Hillary Clinton, ces intox ont porté atteinte à la démocratie.

Bienvenue dans l'ère de la post-vérité, où les convictions ont plus de poids que les faits objectifs. "Post-truth" (post-vérité) a même été désigné "*mot de l'année 2016*" par l'Oxford Dictionary. Selon le dictionnaire britannique, le terme est devenu "*un pilier du commentaire politique*", son usage ayant augmenté de 2.000 % par rapport à l'année précédente. Bien qu'il soit facile de les vérifier en quelques clics, nombre d'internautes ne se soucient guère des sources qui répandent ces contre-vérités, préférant être les premiers à partager sur les réseaux sociaux le sensationnel. Guillaume Brossard, de Hoaxbuster résume :

"On est gouvernés par l'émotion, on a plutôt tendance à partager ce qui est scandaleux. Résultat : on assiste à une guerre de tranchées avec les médias d'un côté et, de l'autre, des gens qui se moquent de la déontologie, qui font dire n'importe quoi à n'importe qui."

En France, le débat sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG) a été relancé : profitant du manque de portails officiels, de nombreux sites ont vu le jour, dont [ivg.net](#). Ce dernier se présente comme une plateforme d'informations, mais vise essentiellement à dissuader d'avorter. Il a même mis en place un numéro vert. Une désinformation qui sera bientôt considérée comme un délit d'entrave à l'IVG, à la suite d'une proposition de loi déjà adoptée à l'Assemblée.

Face aux éditorialistes, conservateurs et hommes d'Eglise qui ont crié à la censure, la ministre des Droits des femmes a dû rappeler que *"la liberté d'opinion n'est pas le droit au mensonge [sur ces] plateformes d'apparence neutre et objective [cherchant en fait à] culpabiliser les femmes et les décourager d'avoir recours à l'avortement"*.

Les sites de "réinformation" ("fachosphère")

L'étendue du mensonge est sans limite. A côté de la satire pure, comme celle des sites comme The Onion ou son cousin français Le Gorafi, dont les informations imaginaires peuvent être reprises très sérieusement par des politiques officiels peu prudents, on trouve la propagande subtile de la chaîne Russia Today (RT) ou du site Sputnik, tous deux pro-Kremlin à 100 %. A l'autre bout du spectre, les sites de "réinformation" (on parle aussi de "fachosphère") se posent en contrepoint des médias traditionnels (désignés comme des "médiacrasseux" employant des "journalopes"). Ils promeuvent des idéologies nauséabondes, d'extrême droite, racistes, sexistes, antisémites, antimusulmanes... Leur venin se nourrit d'histoires virales, génératrices d'audience et de revenus publicitaires. C'est le cas du désormais fameux Breitbart News aux Etats-Unis, dont le responsable Stephen Bannon a été nommé conseiller de Donald Trump. Un site qui véhicule des théories antisémites ou proches du Ku Klux Klan, mais aussi d'Infowars, de Natural News ou de National Report. En France, on peut citer Egalité et Réconciliation, TVLibertés ou Boulevard Voltaire. Guillaume Brossard, de Hoaxbuster souligne :

"Les théories du complot ont gagné un important espace de parole publique, les idées finissent par se diffuser et infuser. Tout ce qui se présente comme antisystème va prendre le pas sur la logique et la façon de penser. C'est ainsi que des mouvements aux idées moyenâgeuses, comme La Manif pour Tous, ont accès à toute la "réinfosphère", ce qui leur donne une importance qu'ils n'ont pas."

En mai dernier, le site polémiste et identitaire Fdesouche a ainsi été à l'origine de la bronca provoquée par le concert gratuit du rappeur Black M prévu à l'occasion du centenaire de la bataille de Verdun. Reprise par le Front national, puis par des élus de droite, la polémique a finalement entraîné l'annulation du concert. Pascal Froissart, chercheur au CNRS, sociologue à l'université Paris-8 et spécialiste de la rumeur estime :

"Au-delà des fausses informations manifestes, il y a aussi beaucoup de news tendancieuses qui circulent, détournant la vérité avec parfois une visée politique. Sauf qu'avec les réseaux sociaux, celles-ci perdent leur contexte." "Avant, un article de "Minute" restait dans "Minute" ou était repris par d'autres médias de manière encadrée, pointe le sociologue. Aujourd'hui, le même type de texte d'extrême droite peut se retrouver sur mon fil Facebook sans aucun contexte."

La solution ? L'éducation

Le site USA Politics Today est un de ces spécialistes de la désinformation, usant d'articles leurres aux titres tapageurs : "L'ancien directeur du FBI pense que Clinton devrait passer au peloton d'exécution" ou "le Plan secret d'Obama sur l'immigration révélé !". L'un des rédacteurs, qui œuvre sous le pseudonyme d'Oliver Dollimore, assure à "TéléObs" qu'ils "sont conçus pour parler aux partisans de Trump, mais nous incluons toujours des informations factuelles. C'est un mélange d'informations et d'opinions, mais toujours sourcé".

Un autre article publié sur le site prétend ainsi que la Fondation Clinton aurait reçu près de 5 millions de dollars provenant de contribuables allemands. Le texte se finit par : "Cette femme est presque devenue notre présidente et elle n'a aucune morale. [...] Partagez cela partout pour montrer que Hillary Clinton n'a jamais cessé de mentir et de tromper !" Ainsi encouragé, l'internaute n'aura sans doute pas

pris la peine de constater que la fameuse source de l'article est Vessel News, soit... un autre site de fausses informations.

Depuis l'élection de Donald Trump, Facebook est dans le viseur. Avec ses presque 2 milliards d'abonnés, il est le plus gros vecteur d'intox. Ses algorithmes, qui font souvent remonter les infos les plus racoleuses pour l'audience, sont particulièrement décriés. Le chéri de la Silicon Valley, Mark Zuckerberg, réputé progressiste, se voit même sommé de rendre des comptes.

Selon une analyse de BuzzFeed, la désinformation sur la présidentielle américaine a attiré davantage l'attention sur sa plate-forme d'amis que les vrais articles durant les trois derniers mois de la campagne. Vingt fausses histoires provenant de sites spécialisés dans les *fakes* et les blogs extrêmement partisans ont généré un peu plus de 8,7 millions de partages, réactions et commentaires, contre 7,4 millions pour les 20 articles les plus populaires des médias sérieux comme le "New York Times" ou le "Washington Post". Effarant quand on sait que désormais les réseaux sociaux sont cités comme principale source d'information politique par les Américains âgés de 18 à 29 ans, selon une étude de l'institut Pew.

Mark Zuckerberg a réfuté à plusieurs reprises "*l'idée assez dingue*" que le réseau social aurait contribué à l'élection de Donald Trump. Néanmoins, il a décidé à la mi-novembre de priver les sites de fausses informations de publicités sur Facebook. "*Nous ne montrons pas de publicité dont le contenu est illégal, trompeur ou mensonger*", a souligné le réseau social. Sa société a également indiqué que les infos douteuses seraient accompagnées d'un avertissement sur leur crédibilité. Même chose pour Google, qui a aussi décidé d'interdire l'utilisation de son service publicitaire aux "*pages qui cachent, falsifient ou mentent*". Si les deux géants du Net disent vouloir faire disparaître les *fakes* des fils d'actualités et résultats de recherche, ils n'ont pas encore esquissé de solution technique. Pascal Froissart, de l'université Paris-8 s'agace :

"C'est un coup de com de Google et Facebook. Ils ne pourront jamais standardiser une fausse information pour qu'elle soit reconnue par leurs algorithmes. Finalement, la caisse de résonance qu'ils offrent aux fausses informations n'est que le symptôme de la maladie du système médiatique qui ne cesse de s'accélérer. Cela se traduit par une information de plus en plus courte, donc moins contextualisée et prêtant plus à l'interprétation."

Au point de perdre les lecteurs. L'institut Pew souligne que les Américains de moins de 18 ans ont plus de difficultés que leurs aînés à classer par ordre de fiabilité les sources d'information. Mais si l'on regarde dans le détail, on constate que les baby-boomers sont sept fois plus nombreux que les ados à considérer le site polémiste Breitbart News comme "fiable" !

La solution ? L'éducation. "On est habitués à ce que l'info vienne à nous par les journaux, la radio, la télé, souligne Guillaume Brossard, d'Hoaxbuster. Sauf qu'avec le web, un autre type d'informations existe. Plutôt que de vérifier, faire une revue de presse et se forger une opinion, les gens s'enferment dans une bulle, n'accédant qu'aux canaux d'informations qui les intéressent. C'est la même chose sur les réseaux sociaux : on imagine que tout le monde pense comme soi. Le défi aujourd'hui est de former l'individu à sortir de sa zone de confort." En France, l'Education nationale incite depuis l'an dernier les professeurs de collège et lycée à "déconstruire la désinformation et les théories conspirationnistes" en fournissant de nombreux exemples.